

On peut vivre avec des personnes bien élevées sans esprit et on ne saurait vivre avec des gens d'esprit sans éducation.

## Une Conférence de Monseigneur PICHON

« L'Ecole et l'Enfant », telle fut la thèse que développa le soir du 22 Février courant, Monseigneur Pichon avec une admirable maîtrise.

Il débuta par les paroles empreintes de bonté et de tendresse du divin Maître : « Laissez venir à moi les petits enfants ».

L'Evêque des Cayes comme celui de Meaux, sut dire des vérités profondes, s'élever aux considérations théologiques les plus hautes, atteindre même au sublime, avec naturel et simplicité.

La nombreuse assistance qui emplissait l'enceinte du temple resta suspendue une heure environ aux lèvres du prédicateur dont l'éloquence a su émouvoir et convaincre en évitant de froisser les différentes confessions religieuses qui composaient son auditoire.

Le sujet choisi était, en effet, délicat.

Question charmante et grave, dit-il.

Quoi de plus charmant, en effet, que les enfants mignons, comme les appelle le Bonhomme ; mais aussi quoi de plus grave que leur éducation !

Le père et la mère doivent y collaborer directement ou indirectement et ne pas laisser entièrement cette tâche si ardue aux soins de l'instituteur.

Si la formation de l'esprit de l'enfant incombe aux maîtres d'école, la formation de son cœur et de son caractère échet aux parents. Sans cette étroite collaboration, le travail du professeur est

incomplet et même infructueux, puisque ce qui est fait à l'école est souvent défilé à la maison.

L'enseignement religieux, continue-t-il, doit être à la base de toute éducation. Il est aussi difficile, dit Cicéron, d'envoyer une maison dans les nuées et de l'y maintenir par des chaînes d'or que de former un enfant sans lui inculquer une forte dose d'instruction religieuse.

La grande réforme entreprise par Jules Ferry dans l'enseignement public en France en 1882 consistant à en écarter l'enseignement religieux et à remplacer la morale chrétienne par la morale humaine, par la raison n'a abouti qu'à une faillite. Lénine, Troski sont, dans les temps actuels les échantillons accomplis de cette éducation sans le surnaturel religieux, sans Dieu. Ce vent de mort, de destruction qui a soufflé sur toute l'Europe et notamment sur la Russie, enfantant le bolchevisme, en est le fruit maudit.

Cette calamité ne s'abattra pas sur un pays où la morale chrétienne est en honneur dans les écoles. Celles de la cité furent visitées par Sa Grandeur accompagnée du Curé de la paroisse et de l'Inspecteur des Ecoles. Elle en félicite les directeurs, directrices et élèves de leur accueil sympathique et très respectueux. La fréquentation scolaire est excellente : un millier d'élèves environ, tous possédant leur catéchisme, notamment ceux des écoles congréganistes qui, à ce point de vue, sont au-dessus de tout éloge.

Faisant le relevé de la fréquentation moyenne du diocèse des Cayes qui se chiffre à 20.000 élèves, Monseigneur en infère que celle des diocèses de la République doit être de 80.000. Comment vouloir que l'Etat haïtien fournisse le nécessaire à tous ces enfants : ce qui coûterait au budget de l'instruction publique un chiffre de 8 millions de gourdes, presque no re budget annuel.

D'où la nécessité pour les parents de ne pas compter uniquement sur l'Etat pour pourvoir à leurs besoins de fournitures classiques et autres, quelle que soit d'ailleurs toute la sollicitude du Gouvernement pour l'enseignement public.

L'éducation proprement dite, étant un des points importants du programme du Chef de l'Université, le Dr A. Lescaouvier, un enfant de Jérémie, les élèves de la cité joignent s'en faire une question d'honneur ; ils doivent exceller tant au point de vue du travail qu'au point de vue de la discipline.

Quand maîtres et parents auront travaillé sérieusement à l'œuvre méritoire et capitale de l'éducation, ils auront travaillé au relèvement de la Patrie. La postérité leur vouera un culte de reconnaissance et le ciel leur réservera sa bénédiction.

Chacun sortit de la cérémonie sous la douce impression des paroles pleines de chaleur et de sincérité du vénéré prélat.

« Le PETIT HAÏTIEN »  
de Jérémie.

elle pour vous, que vous n'êtes pas plus heureux. Pas un moment de silence ne vous permet de suivre le cours de vos idées. Juste à la minute où vous ajoutez quelques mots que vous jugez indispensables pour la clarté de votre pensée, il vous rappelle du ton le plus imperturbable, un accident de voiture arrivé depuis plus de vingt ans pendant les courses organisées à l'occasion des fêtes du centenaire, et auquel vous auriez échappé comme par miracle.

Son esprit revet toutes les vieilles ruses et par sa promptitude à vous en faire part, il vous croit satisfait de l'avoir en votre compagnie.

Si à bout de patience vous simulez un rendez vous auquel vous aurez à répondre dans quelques minutes, vous serez encore bien veinard d'être libéré à si bon marché. L'assiégeant ne se tiendra pas pour battu, vous questionnera sur le lieu où vous avez à vous rendre tout à l'heure, et n'pliera pour atteindre son but tous les moyens grotesques à son usage, vous citera des noms, et quand il s'agira pour vous de rendre définitivement congé de lui ce sera encore toute une affaire. Il voudra s'assurer d'un endroit qu'il vous désignera à l'avance pour vous retrouver à telle heure déterminée....

De tous ceux qu'on doit fuir, il n'en est point qui le méritent autant que les importuns. Aucune sagacité, aucun flair n'existent chez eux. Ils ne sentent point quand ils sont de trop dans un groupe et par conséquent ne se dérobent jamais à temps. Par

## Nécessité des Loteries de Bienfaisance

Dans le peuple on a un proverbe fort applicable au sujet que nous allons traiter ici, et qui dit : « Comme on fait son lit on se couche ».

En effet, depuis longtemps déjà on commence à larmoyer sur la situation critique du pays.

Cependant nul parmi ceux là qui, soit par leur situation politique ou bien par leur condition socialement privilégiée étaient appelés à empêcher que le désastre ne se réalisât, n'a jamais cherché à parer à ces événements si pleins de tristesses que nous vivons à l'heure actuelle.

C'est que, l'altruisme, ce sentiment qui élève l'âme, le dévouement et surtout le désintéressement sont des vertus hélas ! que nous n'avons jamais pratiquées.

Chaque homme a toujours tout sacrifié à son « moi » sans se douter que tous les membres d'une même société sont solidaires entre eux, et que les effets des malaises qui affligent nos prochains finissent aussi par avoir fatalement leur répercussion sur notre situation de bien-être.

Cette répercussion se manifeste sous des formes diverses : elle revêt quelque fois des caractères de violence selon que le milieu où elle se produit se trouve dans un état d'effervescence, et alors les deshérités, les miséreux n'en pouvant plus prennent de force en un jour d'orgie ce que la solidarité humaine s'était obstinée jusqu'alors à lui octroyer de bon gré.

D'autres fois sous une forme pacifique elle se manifeste par une poussée de crises économiques et financières qui va jusqu'à compromettre l'assiette budgétaire d'un pays, tel le cas qui nous occupe ; et alors c'est le tour de l'Etat à y parer en faisant appel aux ressources qui sont à sa portée, telle la création d'impôts nouveaux qui naturellement viendront peser exclusivement sur la classe aisée.

Une société n'est vraiment bâtie sur des assises solides, et son évolution ne sera jamais progressive tant qu'elle n'aura pas le souci du bien-être de la collectivité.

Nous avons toujours par un égoïsme outré laissé à l'Etat seul l'initiative dans tout ce qui intéresse notre existence nationale ne nous doutant pas qu'un jour viendrait où nous ressentirions les effets de cette abdication.

Ce jour est venu, et nul ne peut honnêtement ne pas admettre que la crise est imminente et que pour sortir de cette impasse, ou notre manque d'altruisme nous a conduits, il faudra que l'Etat intervienne.

A notre « Quo vadis Domine » il s'ra en droit de nous répondre : « Je vais tout seul m'occuper de ce troupeau que vous avez refusé de m'aider à faire paître ». Alors pour n'avoir pas voulu bien nous pénétrer des obligations qui nous lient envers ces deshérités de la fortune, en venant dans un esprit de solidarité mutuelle à leur aide morale et matérielle nous verrons nos charges s'accroître chaque jour d'une façon indirecte.

leur gaffes successives ils jettent un froid dans toute réunion où ils sont et la joie ne revient sur les visages que si un hasard les fait s'éloigner.

Cependant chez les importuns toute intelligence n'est pas toujours absente mais le don d'observation est inexistant ; c'est pourquoi ils sont si encombrants, et qu'il est parfois si difficile de se débarrasser d'eux.

te, il est vrai, mais aussi sans que nous puissions réclamer notre part de satisfaction dans l'œuvre de bienfaisance qui aurait été accomplie.

Qui n'a pas senti son cœur soulevé à la vue de ces malheureux qu'un mal sans remède retient dans les cellules de notre Pénitencier national faute d'un asile d'Aliénés ?

Dans notre coupable égoïsme avons-nous quelque fois pensé devant ce spectacle désolant à un « Hodie mihi, cras tibi » éventuel soit pour nous personnellement ou pour un être qui nous est cher ?

Pourtant cette éventualité est bien dans l'ordre des choses possibles.

Comme dans la chanson le bonheur ne dure qu'un temps ; or il arrive quelque fois que malgré nos prévisions la roue de la fortune, capricieuse comme une jolie femme tourne dans le sens de l'adversité pour nous, et qu'au moment où chargé par les années nous aspirons à un repos bien mérité et que nous rêvons bonheur et aisance nous nous reveillons pour nous trouver sans plus de sous dans le tiroir ni de pain dans la huche.

Où mieux tourner alors nos regards que vers cet asile où règent la paix et la tranquillité, cette espèce d'antichambre de l'éternité d'où on peut dans la sérénité d'un esprit reposé finir ses jours à l'abri de la misère et ses cortèges de laideurs ?

Avons-nous également pensé à fonder une pareille « Maison de repos » ?

Pourtant nul ne peut à science exacte assurer qu'il en sera exempt ?

Chez tous les peuples où de concert avec l'éducation religieuse et civique le sentiment de la philanthropie s'est développé, les œuvres de bienfaisance sont là comme des monuments parlants pour attester leur degré de civilisation.

Nous n'avons pas besoin d'aller bien loin chercher des exemples pour appuyer notre dire ; car il suffit de franchir seulement nos frontières pour en trouver de bien édifiants et consolants.

N'a-t-on pas depuis plus de trente ans déjà, sous le Gouvernement du Général Heurieux, l'exemple de ce que peut l'action collective quand il s'agit d'apaiser les souffrances des deshérités et des infirmes ?

Un homme, un saint, le Père BEL-LINI dont la mémoire vénérée est coulée dans le bronze qui se dresse sur une des places publiques de la Capitale de St-Domingue surgit, et dans un élan presque mystique donna le branle, qui devait ouvrir la marche de la bienfaisance chez nos voisins, en créant une loterie Municipale au profit de la maison des Aliénés.

Le sentiment de la philanthropie qui se développe intensément ailleurs est encore inconnu chez nous ; il faudra donc le faire naître, le stimuler par une action indirecte tout d'abord jusqu'à ce que nous ayons acquis l'habitude de donner. Cette action indirecte pourra revêtir comme à St Domingue, en France et ailleurs la forme d'une loterie dont le profit irait alimenter par exemple la Caisse de l'Hospice Communale de récente création. Mais le jeu est défendu chez nous, dira-t-on, et il est défendu parce qu'immoral. A ceux-là nous leur dirons que sauf le respect que nous leur devons comme moralistes... en chambre nous ne partageons pas leur sentiment de pudeur morale dans l'occurrence parce que : Primo : la loterie ne saurait être

## Nos Petits Travers

### LES IMPORTUNS

On ne peut faire un pas sans qu'on ne soit retenu par des gens qui ne vous informent de quoi que ce soit, ne vous entretiennent point d'affaire, mais qui avec une persistance opiniâtre vous harcèlent de questions banales les unes autant que les autres, s'insinuant parfois dans l'intimité de votre vie. Pas moyen une fois qu'ils vous ont rencontré de se débarrasser d'eux. Vous avez beau prétexter tout ce que vous voulez qu'il ne vous lâche pas. Vous devenez en quelque sorte leur proie.

Avec eux il est impossible de s'en tenir avec son meilleur ami. Ils rôdent dans votre voisinage autant qu'ils peuvent et si par hasard ils saisissent le moindre propos qui les met sur la voie de votre entretien, sans perte de temps, ils placent leur mot, développent avec abondance la plus légère pensée que vous exprimez, croient souvent dans leur naïveté pouvoir en imposer en citant des noms d'auteurs comme s'ils leur étaient familiers. Ils parlent d'agriculture, d'électricité avec cette aisance propre aux hommes de l'art, se couchant les plus grosses fadaïses, se faisant souvent les bouffons de certains milieux.

Malheur à vous si l'un d'eux vous tombe dessus. Quand par un subterfuge vous croyez être débarrassé de lui en vous sauvant, il vous saute aux yeux et au premier détour vous revoilà face à face. Vite il vous sert une réflexion sans sel, mais en la renouant avec vous la conversation tout à l'heure interrompue. Votre inférence ne produit guerre l'effet que vous en attendiez car votre interlocuteur ne se lasse point de vous interroger sur vos habitudes journalières.

Il veut savoir par quelle voie vous allez le matin à votre bureau, l'heure à laquelle vous déjeûnez, ce que vous faites le soir, la besogne terminée, toutes questions banales, ennuyeuses, auxquelles aucune réponse précise n'est possible. Il vous rappelle une vieille mesure dans un de ces quartiers interlopes que vous aviez eu par héritage et dont vous vous étiez débarrassé depuis plus de dix ans, s'enquiert des conditions auxquelles vous en aviez fait le transfert et des motifs qui vous avaient acculé à cette opération. Enfin avec lui on est dans un véritable dédale et l'on s'y perd. On a beau s'impacienter, répondre par monosyllabe, rien n'y fait.

L'occasion d'écrire se présente-t-